

LE PCF REPREND LES SLOGANS DE CLÉMENCEAU

L'Humanité, organe central du P.C.F. n'a jamais placé la lutte contre l'Europe capitaliste et l'OTAN dans la perspective de l'Europe socialiste. Au lieu, on s'en souvient, de lutter contre la C.E.D. et l'Union Européenne en termes de classe, de mettre l'accent sur la solidarité des classes ouvrières françaises et allemandes, en particulier, contre leur ennemi commun, il n'était question que d'indépendance nationale, mot d'ordre que l'intégration économique irréversible rend d'ailleurs illusoire et même réactionnaire.

A propos de l'installation en France de bases allemandes, l'Humanité a de nouveau recours au même langage chauvin. Signalons d'ailleurs en passant que dans l'Humanité la place réservée à la guerre d'Algérie comparée aux colonnes consacrées aux camps de Sissonne et de Mourmelon est de plus en plus restreinte.

Mais la mesure est comble à la lecture de l'éditorial du 14 novembre, signé Georges Bouvard. Georges Bouvard ne fait que traduire la politique profonde de l'organisation en déclarant qu'il ne peut y avoir de réconciliation entre les peuples (formule bien vague d'ailleurs) que si l'on dénonce le militarisme allemand. Dénoncer le militarisme allemand, tous les militarismes capitalistes, fort bien, mais pourquoi Georges Bouvard ne parle-t-il pas du militarisme français dont les exploits en Algérie sont comparables aux méfaits nazis.

Le 11 novembre devait être l'occasion de rappeler la politique de Lenine qui qualifie la guerre de 1914-1918 de guerre de brigandage impérialiste. Au lieu de cela c'est tout juste si l'Humanité ne parle pas de fête de la Victoire.

Toute dénonciation unilatérale du militarisme allemand, tout silence sur l'impérialisme français ne fait qu'entretenir les idéologies petites bourgeoises dans la classe ouvrière et la place sur les positions de sa bourgeoisie et porte par conséquent préjudice à l'action coordonnée des travailleurs allemands et des travailleurs français qui, pour s'exprimer dans toute son ampleur, doit être animée par les principes de l'internationalisme prolétarien.

Si l'Humanité était le journal d'un Parti Communiste révolutionnaire, elle ne devrait cesser de rappeler les paroles de J.-P. Timbaud qui refusa toute forme de chauvinisme et au moment d'être fusillé s'écria : « Vive le Parti Communiste allemand ! »

L'Humanité devrait, jour après jour, faire un travail d'éclaircissement sur la solidarité de lutte qui doit unir les travailleurs de tous les pays. Seule une propagande de ce genre peut élever le niveau politique des travailleurs et mettre ainsi en difficulté les propagandes bourgeoises et petites bourgeoises qui n'ont d'autre but précisément que de s'opposer à la solidarité à la lutte prolétarienne contre le capitalisme.

ZAZIE DANS LE MÉTRO UNE COMÉDIE SATIRIQUE

Nous n'avons pas coutume de commenter dans les colonnes de ce journal les événements littéraires et artistiques.

C'est d'ailleurs une lacune. Les révolutionnaires ne doivent pas être étrangers à rien de ce qui est humain.

Depuis la semaine dernière, dans deux salles parisiennes, au Mercury, avenue des Champs-Élysées et à la Madeleine sur le boulevard des Capucines, est projeté le film « Zazie dans le Métro », inspiré du roman déjà célèbre de Raymond Queneau.

Le roman et le film qui tiennent à la fois de la farce et de la féerie ne sont absolument pas un amusement gratuit.

Déjà, la critique, avec raison, avait souligné la portée destructrice du roman de Queneau, portée destructrice en ce sens que Queneau jouait, pour notre plaisir, avec certaines conventions et habitudes intellectuelles et morales, qui hélas ! sont encore celles de notre époque.

Louis Malle, le metteur en scène déjà connu des « Amants », a suivi pour l'essentiel la trame du film et a eu recours à toutes les inventions du cinéma passé en les transposant et en en ajoutant quelques-unes de son cru sur lesquelles je voudrais insister. Il y a sans doute dans ce film du Charlot, et même des procédés renouvelés du cinéma muet, mais ce qui est propre à Malle est la désorganisation de la perception quotidienne qu'il impose au spectateur.

L'ordre des perceptions n'a plus la cohérence de celle de tous les jours et les effets provoqués choquent sans doute certains spectateurs mais charment les autres dont je suis.

C'est une féerie sans fée, une féerie insolite, dans le quotidien. Je pense au moment où Tonton s'échappe en parcourant des kilomètres de balustrades, toutes illuminées de lumière sylvestre, pour aller rejoindre son cabaret.

Mais vous direz, tout cela ce sont des trucs d'artiste, il ne s'agit que d'une féerie rythmée, et le clou du film est

la poursuite de Zazie par Troussaillon. C'est du cinéma pur. Du bon cinéma pur, du cinéma qui crée de nouvelles formes de sensibilité, c'est déjà quelque chose. Mais « Zazie dans le Métro » c'est autre chose.

Pour en donner une idée aux lecteurs, je ne veux rappeler que deux scènes du film. Le pauvre type qui poursuit Zazie pour la ramener chez son Tonton est pris pour un satyre, tandis que le hâbleur - souteneur - flic - fasciste est écouté avec intérêt, et remue la fibre morale des ébahis par les conformismes.

Mais il y a mieux et surtout plus significatif.

C'est la scène finale. Tous les personnages sont réunis au restaurant. On commande des choucroutes. Il y a de la rouspétance, vu probablement la qualité du lard. Un garçon de café inénarrable pique la mouche et demande qui se permet de critiquer la cuisine française (prononcez comme Versailles). Une bagarre générale s'ensuit. Et une troupe d'hommes armés après avoir brisé les vitres du restaurant vient mettre de l'ordre. Les sbires sont absolument habillés comme l'étaient les fascistes français de de la Rocque de triste mémoire : béret, baudrier. Leur chef est le souteneur-flic Troussaillon.

Nous laissons au lecteur le loisir de l'interprétation.

La salle est partagée. Il y a tous ceux qui sont venus là avec l'intention de se payer une bonne tranche de grossièreté, d'assister à une tentative de viol sur une petite fille. Ce n'est pas cela. Ils ne comprennent plus et certains manifestent. D'autres obscurément comprennent que ce film mais en accusation toute une société : ils ricanent.

Mais, heureusement, il y a là ceux dont les réactions couronnent le travail de Louis Malle. — UN CORRESPONDANT.